

PÉRIGUEUX La 23^e édition de Mimos aborde le handicap sans tabou

Corps touchés, corps inspirés

Marie-Douce Albert

« Être(s) touché(s) ». La tournure a l'avantage d'être jolie et l'élégance de ne pas heurter. Pourtant, derrière le titre de l'édition 2005 de Mimos se cache la volonté du festival de s'aventurer sur les territoires difficiles du handicap. Un défi pour la 23^e édition de ce rendez-vous international de l'art gestuel qui se tient à Périgueux jusqu'à dimanche. Mimos sait séduire les professionnels comme le public familial, est capable d'attirer jusqu'à 6 000 personnes en salles autant que des foules de badauds pour les représentations en plein air du in comme du off. Il ne fallait pas les effrayer, mais Etienne Bonduelle, le directeur artistique de la manifestation, tenait beaucoup à traiter le sujet, élargi à « la maladie, au vieillissement. A la différence ». Il en a donc fait « un fil conducteur pas exclusif ». Sur les quelque 25 spectacles inscrits au programme, une demi-douzaine abordent la question du handicap.

Voilà qui semble paradoxal. Depuis deux décennies, Mimos loue l'art du corps. On l'imagine préoccupé par la grâce, la souplesse. Alors, peut-il encore y avoir spectacle quand le corps, justement, n'autorise plus la prouesse, quand il devient inerte ou qu'il vieillit ? « Les artistes se fixent sans arrêt des



Dans *Who Goes On*, les acrobates des compagnies Cirq'ulation locale et Sacékripa se font virtuoses de la béquille. (DR.)

contraintes et développent à partir de là des techniques corporelles, répond Etienne Bonduelle. Le mime Etienne Decroux a posé ce dogme : « pas de théâtre sans conflit », et il fallait mettre ce conflit dans le corps. Le handicap est en quelque sorte le conflit ultime. »

Cette édition de Mimos raconte donc de ces combats menés par des artistes contre leur corps meurtri. Dans *Body in*

Question, de la compagnie Igneous, le danseur australien James Cunningham raconte son existence bouleversée par un accident de moto survenu en 1992. De ce jour, son bras gauche est resté paralysé. Pourtant, il n'a jamais pensé que cela l'arrêterait. « Ma première réaction a été plutôt positive. Jusqu'alors, je n'étais qu'un interprète. Après l'accident, je me suis dit que je pouvais créer ma propre danse. »

Ce n'est, bien sûr, pas si simple, et James Cunningham raconte aussi la souffrance permanente ou ces nuits où il rêvait qu'il avait encore l'usage de son bras. Mais il dit aussi : « C'est surprenant ce que les gens peuvent faire avec un handicap. » C'est surprenant, en effet, de le voir évoluer sur scène. On est comme hypnotisé par ce bras douloureusement décharné, en état de mort déclarée par le corps médical et qu'il parvient pourtant à bouger encore. James Cunningham parle aussi de ce chemin vers l'acceptation du handicap. Il est sûr d'une chose : « J'ai eu de la chance d'être danseur. Mon travail sur le corps a accéléré l'intégration de ce changement. »

Développer des capacités jusqu'alors ignorées, trouver de nouvelles façons de se mouvoir, c'est aussi l'exercice auquel se sont astreints il y a un an et demi les sept jeunes acrobates flamands et français des compagnies Cirq'ulation Locale et Sacékripa. De retour de répétition, six d'entre eux ont été victimes d'un accident de la circulation. Bilan : une clavicule blessée, un tibia fracturé, un avant-bras en miettes. Pas de handicap durable mais des représentations compromises et un moral en berne pour toute l'équipe.

« Des l'hôpital, on s'est demandé que faire, se souvient Jan Vermeersch, le metteur en scène. Finalement, si un des acrobates avait une jambe dans le plâtre, il pouvait en-

core jongler. Celui qui avait la clavicule droite déplacée a commencé à travailler son épaule gauche... Et moi, je ne pouvais pas faire grand-chose, mais je suis quand même monté sur scène. » Douze jours plus tard, les acrobates ont donc joué comme prévu, mais avec cannes et fauteuils roulants. Aujourd'hui, ils sont remis, mais ils continuent, dans *Who Goes On*, à croiser le fer de leurs béquilles avec virtuosité. Ce n'est pas toujours très politiquement correct, mais c'est une manière, hilarante, de briser le tabou.

Karina Holla même, elle, comme une fronde contre l'éternelle – et insupportable – jeunesse des héros de scène. Le moteur on scène hollandais a créé *Faiten*. Il y est donc question, si l'on traduit, de « rides », de « défauts ». Dans ce spectacle, elle met ainsi en scène la génération des premiers mimes néerlandais, des acteurs que l'on voit moins aujourd'hui, des hommes au corps vieillissant. « J'aime la vulnérabilité. J'aime les artistes qui continuent, même quand ils sont en peine », dit Karina Holla. Façon de dire, là encore, que quand la perfection des corps s'est effacée, quand la souplesse est un souvenir, il reste « la profondeur. insiste-t-elle. Alors on fait peut-être moins, mais « less is more ».

Mimos à Périgueux jusqu'à dimanche.
Tél. : 05.53.53.16.71, www.mimos.fr